

J'en ai vu plus d'un qui la suppliaient de retourner la tête, mais elle disait invariablement : — Je ne puis rien pour vous ? — Elle avait au moins cette vertu : si elle trahissait les hommes, elle ne trahissait pas l'amour. Quand on lui parlait de tous les maux qu'elle jetait à pleines mains, elle répondait : — Croyez-vous donc que je marche sur des roses !

En effet, elle avait elle-même ses douleurs. Combien de fois s'était-elle obstinée à aimer qui ne l'aimait pas. Elle ne pouvait s'acclimater dans le bonheur d'une autre. Sa joie suprême était de voler un amant à une amie. Au théâtre, c'est un emploi toujours bien rempli. L'amant d'une actrice n'a qu'à se laisser faire, il les aura toutes s'il joue bien son jeu. Quand Augusta échouait, sa passion qui commençait par un lever de rideau, finissait par une tragédie. On l'a vue tenter le poison des Borgia, le poignard de Tolède, le couvent des filles repenties, jusqu'au charbon des couturières en chambre.

VII

Le troisième convive

Ci-gît une autre comédienne devenue femme du monde. Celle-ci, une amie de mademoiselle Charmide.

L'homme n'aime pas le droit chemin, il préfère les casse-cou, les méandres, les sentiers perdus, les steeple-chases, les sauts de loup. Et s'il voit devant lui cette inscription : *Il y a des pièges à loup*, il y va tout droit. C'est que l'homme est toujours un gamin. Mariez-le quand il sort du collège, donnez-lui une belle femme et beaucoup d'argent, il trouvera que le bonheur est trop facile, il s'en ira le lendemain confier son cœur et son argent à quelque fille perdue un peu moins belle que sa femme,

qui lui donnera beaucoup de fil à retordre. Voyez à Paris tout autour de vous, ici par exemple : le comte *** se donne-t-il assez de mal pour subir les caprices de mademoiselle Y. ! Elle le condamne à aller dans le monde — chez elle — dans son avant-scène aux Bouffes-Parisiens, car on lui refuse une loge aux Italiens, faute d'un peu plus de tenue; dans son coupé où il se cache comme il se peut; aux bals de ses petites amies, où il prend un pseudonyme dans la peur des reporters. Ce qu'il lui faut de diplomatie pour cacher toutes ses frasques, on n'en a pas l'idée. Il dépense plus d'imagination qu'un romancier pour prouver à sa femme qu'il a joué au cercle, qu'il a été chez le ministre, qu'il a voyagé, que sais-je ! C'est l'histoire de toute la génération, c'était celle d'hier, ce sera celle de demain.

Cela prouve qu'il faut acheter son bonheur fort cher pour le trouver bon. J'ai connu un galant homme qui avait épousé la plus belle créature qui fût dans toutes les Russies. Si elle eût été pauvre, peut-être l'eût-il aimé, mais par malheur elle lui apportait huit cent

mille livres de rente en dot. Argent oblige. Quand on connut à Paris le chiffre de la dot, on comprit que le mari était de bonne prise. Toutes les femmes dressèrent des batteries : il choisit une comédienne pour mieux suivre la mode.

La comédienne était très âpre au gain, elle savait que son amant avait un million de revenus, aussi fit-elle un beau dégât dans sa fortune. Elle lui disait qu'elle n'aimait l'amour que quand elle avait les mains pleines d'or, comme d'autres ont les mains pleines de fleurs. S'il voulait combattre ce qu'il appelait cet enfantillage, la comédienne lui disait :

— Tu dépenses un million par an, il m'en faut la moitié.

Pendant quatre années, elle croqua son demi-million comme elle eût fait d'une pomme d'api. Je me trompe, elle mangeait cent mille francs et portait méthodiquement le reste chez un banquier, un ami du second degré.

Au bout de quatre ans elle avait deux millions, car le banquier avait bien placé l'argent. L'argent oblige. Il fallait bien qu'elle fit elle-même une sottise.

Elle épousa le premier amoureux venu qui chanta bien la sérénade à Madame.

Mais en même temps que notre homme perdait sa maîtresse, il perdait sa femme.

— Adieu, mon ami, lui dit celle-ci. Vous vous imaginez peut-être que vous allez vous retourner vers moi, mais je ne suis pas un pis-aller. Je retourne en Russie avec mes huit cent mille francs de rente. Il vous reste une ressource, c'est de devenir l'amant de votre maîtresse, maintenant qu'elle est mariée. Vous aimez les obstacles, voilà votre affaire.

Le conseil fut suivi. Dès que la comédienne fut mariée, elle trouva qu'un mari n'était qu'un homme du troisième degré. Sans doute le chanteur de sérénades n'avait chanté des sérénades qu'à son argent : elle se retourna, elle aussi.

— Ah! je n'ai aimé que toi! s'écria-elle en se rejetant dans les bras de son amant.

Le mari montra sa figure tragique.

— Il ne manquait que cela à notre bonheur, lui dit la comédienne.

Et les voilà heureux tous les trois.

VIII

Monsieur et madame Bonaventure

Monsieur et Madame Bonaventure, saluez!
C'était bien le plus heureux intérieur de Paris que celui de monsieur et madame Bonaventure. Deux épousés, jeunes encore, qui avaient passé de la lune de miel au lunatique amour de l'art.

M. Bonaventure était poète, madame Bonaventure était pastelliste.

Qui leur avait donné ces aspirations vers l'immortalité?

M. Bonaventure était un Parisien de l'île Saint-Louis; son père, herboriste aux grandes visées, avait, à force de labeur, et en

mettant un sou sur un sou, donné six mille livres de rentes en dot à chacun de ses enfants, s'imaginant que tous ses enfants étaient riches.

Anatole Bonaventure, — le poète, — celui que nous étudions, n'avait pas songé à devenir plus riche que cela, d'autant plus qu'à vingt et un ans il avait épousé sa cousine Théodule Martinet, qui avait elle-même une dot de cent mille francs en obligations de chemins de fer, c'est-à-dire à peu près six mille livres de rente. Nés tous les deux dans le Marais, loin des splendeurs du luxe, ils s'étaient volontiers imaginé que douze mille livres de rente leur ouvrait des Californies inépuisables.

Une fois mariés, on avait meublé dans le plus pur palissandre un appartement de quinze cent cents francs, rue d'Assas, et on s'était dit : « Nous serons du faubourg Saint-Germain. »

Que faire dans cet horizon doré? Être heureux. Mais le bonheur ne se suffit pas à lui-même. C'est un enfant gâté qui aime l'agitation.

Auatole, un soir qu'il revenait de l'Odéon, s'écria :

— Et moi aussi, je suis poète!

Dès le lendemain, il ébaucha quelques tragédies.

Théodule, de son côté, ne voulut pas être indigne d'un tel mari. Son père était marchand de papiers peints, elle avait pu étudier les « Beaux-Arts » sans sortir de la boutique. Là sur ce paravent Watteau, ici dans ces chinoiseries, plus loin dans ces fleurs tropicales : toutes sortes de chefs-d'œuvre à faire pâlir les dieux de la peinture.

Théodule se reconnut une vocation ; on lui avait parlé de la Rosalba, elle jura qu'elle serait, elle aussi, une Rosalba, « le miracle des Grâces. »

On sait que dans les arts les plus belles aspirations, si elles ne sont contenues par une raison sévère, mènent tout droit à la folie. Voilà pourquoi, après avoir travaillé à côté l'un de l'autre pendant un an, Anatole Bonaventure et sa femme déshonoraient le papier et la toile. On n'avait jamais rimé de vers plus pompeusement ridicules ; on n'avait ja-

mais caricaturé la figure humaine avec plus de naïveté.

Et voilà pourquoi tous les jours le mari disait à la femme : — Comme tu peins bien ! Et pourquoi la femme disait au mari : — Oh ! mon poète !

C'était une vraie comédie, quand vers le soir ils se donnaient des coups d'encensoir. Mais c'était bien mieux encore quand ils appelaient le public à les juger.

Anatole avait dit à Théodule :

— Tu sais que Molière ne reconnaissait qu'un seul juge : sa servante.

Théodule avait dit à Anatole :

— C'était l'opinion de Rembrandt, qui prenait les yeux de sa cuisinière pour mieux voir ses tableaux.

On décida que la cuisinière et la femme de chambre seraient appelées tous les jours pour écouter les vers et pour voir les pastels.

La femme de chambre avait quelques teintes de littérature ; elle avait lu la *Nouvelle Héloïse* et *Rocamboles*.

Vous voyez d'ici le spectacle. La dame, plus impatiente, appelait d'abord sa cuisinière.

— Marianne, qu'est-ce que vous dites de cela ?

Marianne soulevait son tablier et déclarait, sur son âme et conscience, que madame était la huitième merveille du monde. Par exemple, si elle peignait des fleurs :

— C'est beau comme des bouquets artificiels, disait Marianne.

Et si elle jugeait des figures, elle s'écriait :

— Ne dirait-on pas que c'est peint par des fées ?

En effet, les figures étaient tout aussi artificielles que les fleurs.

Madame Bonaventure se hasarda à peindre un portrait. C'était le portrait d'une jeune fille de ses amies, mademoiselle de Moncenac, que Violette voyait quelquefois.

— Comme c'est ressemblant ! disait la cuisinière. Le nez est plus grand, la bouche est plus petite, les yeux ne sont pas de la même couleur, la joue me semble un peu trop rose, il faudrait brunir les cheveux ; mais, à cela près, c'est tout à fait mademoiselle Julia. Voyez plutôt la robe, on s'y tromperait.

Et Marianne s'en allait mettre un peu de

sel dans son ragoût, fière de passer à l'état de critique d'art.

Les discours de la femme de chambre n'étaient pas moins drôles; elle évoquait ses lectures et décidait hautement que les grands poètes n'avaient mieux frappé les alexandrins. Elle trouvait bien que monsieur manquait de gaieté dans sa comédie et de terreur dans sa tragédie, mais comme disait Théodule:

— Il n'y a que Jean Racine qui soit parfait.

Et elle ajoutait :

— Voilà pourquoi il m'ennuie.

Cependant, madame Bonaventure se hasarda à l'Exposition : elle fut refusée. A l'Odéon, M. Bonaventure fut reçu. M. Bonaventure s'en consola, mais madame Bonaventure fut toute une nuit sans dormir.

Aussi le lendemain la pauvre femme jura de se venger. Elle courut chez un peintre en renom qui avait dîné à côté d'elle chez un ami commun.

— Croiriez-vous qu'ils m'ont refusée!

— C'est impossible, vous êtes si jolie! Moi, je vous accepte.

— Oh! oui, donnez-moi des leçons.

— Avez-vous peint le nu?

Madame Bonaventure rougit.

— Non, mais j'ai regardé des statues.

— Mauvaise école, madame! Le marbre tue le peintre, témoin David, qui ne regardait que les antiques. Vous allez vous déshabiller et je vous donnerai une première leçon de dessin sur vous-même.

— Mais, monsieur, c'est impossible!

— Madame, on est artiste ou on ne l'est pas. Il n'y a que les mijaurées ou les pimbèches qui s'offensent des nudités. Quand vous allez au bal, que cachez-vous? Moins que rien. Commençons par le commencement; pour aujourd'hui, ne me montrez que ce que vous montrez au bal. Vous vous regarderez dans cette glace, nous ferons chacun un dessin, le mien vous fera voir les fautes du vôtre. A bas le corsage!

Madame Bonaventure prit cela pour de l'argent comptant; elle fit bien quelques façons, mais enfin l'amour de l'art l'emporta. Elle avait les plus belles épaules et les plus beaux seins du monde; ce fut du moins l'opi-

nion du jeune maître, qui avait appris à comparer.

— Voyez-vous, lui disait-il, il n'y a que la nature.

A la troisième leçon, madame Bonaventure savait faire une académie.

M. Bonaventure, de son côté, n'arriva pas vite — à l'Académie, disait un joueur de mots. Il fut joué à l'Odéon, ce qui lui fut un mauvais point pour l'avenir. Encore s'il avait été sifflé ! Mais non, il fut joué et tomba dans un succès d'estime. C'était une comédie bourgeoise toute pleine de bonnes intentions ; celle qui jouait le rôle d'amoureuse dit à M. Bonaventure :

— Mon cher, vous êtes trop simple ; vous ne ferez une bonne comédie que si vous m'enlevez à mon amant. Votre femme peint d'après nature, il faut écrire pareillement d'après nature ; il y a un enlèvement dans votre comédie qui n'enlève pas le parterre. Commencez par m'enlever, le théâtre est l'école des mœurs.

M. Bonaventure ne savait pas comment on enlève une femme, mais la comédienne avait

appris cela au couvent, où ces demoiselles s'amusaient à faire enlever leurs poupées. Elle mena l'enlèvement à bonne fin.

Et voilà comment monsieur et madame Bonaventure, qui s'adoraient, ne firent plus leur bonheur, parce qu'ils firent le bonheur d'une comédienne et d'un peintre. L'amour de l'art les conduisit à l'art de l'amour.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS